L'été sans fin

ETIENNE DAHO

« Pop Satori »

(Virgin)

par Francis DORDOR

Enfin cet autre monde. Il s'entr'ouvre avec le pli froissé du drap sur ce lit, probable arène libertine qui attend d'effacer jusqu'au parfum de la sueur des corps nus en lutte. A moins que ce ne soit avec le battant doré entrebaillé de cette porte donnant sur les plaisirs légers et mirobolants des lieux privés dont il parle. Etienne Daho nous en indique l'accès parce qu'ils sont les chemins qu'empruntent depuis toujours ses rêves, et de plus en plus sa vie. Il a réussi à soutenir cette difficile gageure romantique du jeune homme délicat aux émois pastels, aux chansons fragiles mais épanouies, lâché dans le cercle infernal d'une réalité bien trop explosée pour admettre le reflet même d'une telle douceur et de l'hédonisme mutin qui l'accompagne.

L'apparition du mot « satori », voie de l'extase absolue, tendrait à prouver qu'au-delà d'une bête mais nécessaire réussite commerciale, Etienne Daho est parvenu à atteindre le but choisi, ce stade suprême, mystique et charnel, du plaisir. Un plaisir qui se lit dans les détails. Une pochette d'une classe folle. Une production d'un goût parfait. Ne dit-il pas dans « Satori Pop Century » : *« Cette chanson est sur les détails »*. Et ce disque pourrait-il être autre chose qu'un manifeste discret de savoir vivre élégiaque ?

La France, puisqu'il est tombé pour elle avant que nous ne tombions pour lui, serait donc encore, par instants, cette contrée, œuvre de légèreté, de passion, de séduction, où l'épicerie fine rivalise d'élégance avec la haute couture et d'hémistiches suaves avec la poésie ? Et non cette épicerie glauque de beaufs racistes et nuls qui attendent que l'on dise tout haut ce qu'ils chient tout bas.

Oh non, Etienne Daho n'est, ne sera jamais un chanteur subversif. Il ne revendique que naïveté, fragilité et passion, le droit de vivre vulnérable et amoureux, comme Trenet autrefois celui d'être fou et Françoise Hardy celui d'être mélancolique. L'existence d'artistes comme Daho, Lloyd Cole, Paddy MacAloon n'a de sens que dans la mesure où l'on est disposé soi-même à tomber la garde, à redevenir nous aussi vulnérables, et non victimes, enfants écorchés d'un siècle charcuté, à ne plus refréner les pleurs ni l'envie stridente de remonter la route de la soie qui recouvre les jambes de cette fille rencontrée hier soir.

Sur « Demain, Mieux que Moi » Daho dérobe avec ce charme canaille de joueur du cœur à corps, les troublants délices suspendus au fil ténu fuyant entre chasteté et possession. Ce disque tourne autour du sexe plus

qu'il n'en parle. Il évoque les ambiances du sexe et de sa sœur d'approche, la séduction. Les lieux ont une importance considérable. Daho est un itinérant, un jeune homme qui aime les femmes et savoure aussi l'aiguillon des situations et des décors où il est amené à les rencontrer. La chambre de « Pari A l'Hôtel », le Taboo d'« Epaule Tattoo », le château de « 4000 Années d'Horreur ».

Existentialiste pop, il pousse ses exploitations jusqu'à déflorer la faune du « Paris Le Flore » pour le simple agrément d'un spectacle hors du temps et l'éventualité d'une aventure. Il faut croire que ce sont ces quelques moments de plénitude grapillés à la vigne de la vie qui suffisent à saouler l'imaginaire mélodique d'Etienne. Dandy dansant sur les touches violines des jouets électroniques que lui ont apportés le couple Torch Song, producteurs associés à Arnold Turboust et Daho lui-même. Flipper en guise de batterie. Des guirlandes de nodules scintillant sur les boulevards réglisse. Cœur artificiel battant une tendre chamade nocturne embusqué dans les rues qui portent jarretelles. Eurythmie, Syd Barrett et boule de gomme.

Et si cela ne suffisait pas, rassurant de la sorte ceux qui ne marchent qu'au 45 t, cet album contient assurément le digne successeur de « Tombé Pour La France » pour le crapahutage de la face sud du Top 50, redoutable massif aux innombrables crevasses. Vous allez pouvoir illustrer vos flirts balnéaires avec ce « Duel Au Soleil » qui, outre le fait qu'il sera nominé favori pour l'attribution du tatouage « slow de l'été », se trouve être une fabuleuse chanson comme on n'en fait plus, composée par Jérome Soligny et Robert Farel, où Daho nous plonge dans le bleu infini des mers chaudes et nous sèche sous la morsure de l'astre dans le souvenir ébloui de la chevelure rousse de Johanna Shimkus.

Notre été sans fin. Daho est irradié. Pour nous, que sa joie demeure. □